

David Bosc

Syndicat d'initiative

Rue Papère. Dans une rue crasseuse coulant du marché de Noailles jusque sur la Canebière, je presse le pas comme à vouloir détacher de mes épaules les derniers filaments de la transaction qui m'a conduit ici. La hâte flanche lorsque j'aperçois, dans un couloir noir à la porte arrachée, dans une entrée d'immeuble, un gosse la joue posée sur les cuisses de sa mère, les cils collés quatre à quatre, deux sillons clairs sur le chemin des larmes. Passant ses doigts épais dans les cheveux du gosse, la femme, à voix basse, sans colère, semble dire à la vie ses quatre vérités. Elle berce son tourment, son poison, sa croix, son enfant maigre, fort, un peu surnois, avec à fleur de côtes un cœur inquiet qui cogne. Elle passe la main dans les cheveux de son trésor.

Au-dessus, en retrait, clignote la lumière rouge d'un détecteur de mouvements relié à qui sait quoi, peut-être à des néons volés. Le mur couvert de boîtes aux lettres de couleurs différentes semble un village à l'abandon. On ne peut pas regarder les gens trop longtemps sans rien dire. Un premier pas pour éteindre la scène, je m'éloigne, et voici que j'entre sur la Canebière. Seule immobile au milieu des passants, une chienne s'est accroupie pour pisser.

*

Rue Auguste Blanqui. Il y a un drôle de quartier, vers la rue des Bons Enfants et le consulat d'Italie (qui est un château de plage, un enfantillage des fascistes – lesquels montraient alors au monde combien on a les bras courts, les idées navrantes, quand on s'est persuadé que tout est permis) – des rues de sortie d'usine sans la moindre usine. Des rues de sortie d'usine le dimanche. Des rues pour aller à pas lents, pour venir éreinté de travail et de monotonie, des rues figées au redoux d'après l'autre guerre, vers 1955 ; les petits écoliers (dont on n'a plus qu'une image très détaillée, muette : tablier, galoches, ardoise, etc.) y sont devenus des vieilles gens, qui peuplent seuls ici toutes les fenêtres : il n'y a plus d'enfants. S'il y en a, on en contient la turbulence, on empêche qu'ils ne se retrouvent pour faire marmaille. Quantité de portes sont encore marquées, sur l'encadrement de pierre ou d'enduit, noir sur un fond blanc bordé de noir, du mot : ABRI. Le calme est une valeur immobilière.

*

Saint-Charles. On sent dans le grand hall de la gare comme une haleine d'échauffourée : non pas l'odeur glacée de la peur, semblable à l'éther, mais poivre et poudre, sucre filé, un parfum qui met dans la poitrine une envie de bagarre – déjà on danse, d'un pied sur l'autre, on fait l'ours, déjà les poings se ferment à demi (on ne serre vraiment qu'à deux doigts du menton, en bout de course, pan). C'est un parfum

irrésistible : même aux peureux, aux gringalets, aux lâches, à ceux qui voudraient bien mais qui redoutent pour leurs dents de devant – n'ayant pas le sou pour s'en planter de neuves – il donne le cœur d'aller en découdre.

Je balaie le grand hall du regard : un gars remonte jusqu'à ses yeux une écharpe nouée, puis la capuche en avant, jusqu'à ses yeux ; un autre s'agenouille pour doubler le nœud de ses baskets, change d'appui pour l'autre pied ; un coup d'œil aux issues : il y a dans le fond une grille qui descend, encore une, ça se verrouille ; aux quatre coins, qui approchent, je vois de ces moustaches ! Ah, j'te jure, de ces gueules ! Oreillettes et machins de flicaille, blousons enfouraillés de provocateurs, et puis cet air benêt des vidéastes de la mise en fiches. La rixe est piégée. J'amorce un détour, rajuste mon masque hygiénique et mon chapeau de pluie derrière les photomatons ; le grand porche est encore ouvert.

*

Endoume. Les petits ports des Auffes, de Malmousque et de la Fausse Monnaie ont des flottilles de barques enchaînées ; les unes tirent sur l'ancre dans le clapot tranquille, les autres ont été traînées sur l'aplat de varech et de gravier mêlés, ou hissées avec un câble fin sur des tartines de béton.

Depuis quand, depuis combien de décennies ne font-elles plus la rime à liberté, ces barques ? Aux minots de ce temps, elles n'ont à dire que la perpétuité inexorable du travail. Depuis qu'on nous a donné des bagnoles et des bécanes, la barque c'est deux mètres de cellule sur des pâtures impossibles, et qui tangent.

*

La Canebière. Il y en a un ici, moins paysan que poète, auquel tout ça fait penser un instant à des poiriers gris dans une brume du soir : à travers les gaz des forces de sécurité, la fumée rampante des feux de barricade : des silhouettes indécises. Flics et insurgés se sont mêlés comme des doigts de lutteurs, bien au-delà du premier choc, et tous les isolés voient fondre sur eux un soleil inversé, aux rayons de matraques ou de manches de pioche. Je m'étais dit je marche là-dedans sans éprouver aucun frisson d'humanité, les slogans qui tournent à la chansonnette me poissent les mains et le sentiment, tous-ensemble-tous-ensemble-ouais ! ouais ! Après quoi – l'inconvénient des balanciers trop lourds – j'ai eu envie de prendre chacun dans mes bras, et d'étouffer l'émeute sous une tendresse éplorée ; que j'en voie un se mordre les lèvres, que j'en voie un serrer très fort la main de son petit, et lui presser le front contre sa hanche (lui ferme-t-on les yeux, la peur s'engouffre par les oreilles), et je pleurerai comme un veau, me disais-je ; d'ailleurs je pleurais déjà et tout le monde pleurait.

L'émeute déplaçait les corps en vagues tactiles, avec de soudaines rétractations, des pointes vives : l'esprit du banc de poissons. Une fois chacun abandonné aux mouvements larges, la situation suscitait elle-même les solistes dont elle avait besoin. À deux mains, les bras levés, au rendez-vous du tir tendu, il va lancer la bombonne rouge de l'extincteur d'incendie à travers le pare-brise de la voiture banalisée de l'officier en charge de la réponse graduée : la répression en personne ! Enfin !

*

Du Roucas Blanc à la Pointe Rouge. Il y a des endroits de Marseille où l'on est abandonné comme en plein labour, où l'on est peinarde autant qu'au sommet des collines. La ville a été fondue à ciel ouvert dans un moule de roche et de terre cuite et de garrigue pelée : une coulée lente, épaisse, de maisons et d'immeubles, innervée de rues et tout soudain, c'est un rocher en pain de sucre, en pointe de silex, ou une crevasse qui vous menace de ses effondrements, un bord de falaise où se sont hasardés des cabanons de rien ; et puis nombreux, jamais signalés, sans grilles ni chaînes, des terrains vagues. Il y reste parfois la cahute à outils de celui dont c'était le bien, du vieux qui a dit non, et non, sans aucune raison peut-être, avec l'orgueil et le malin plaisir de dire non à qui vous a d'abord donné les mots des imbéciles, puis des ruses, des flatteries, des mots d'argent, des attrapes au parfum de bénéfiques, puis la grosse voix, après toutes les autres, qui a tenté de faire surgir la loi et l'intérêt public, quoique mal assurée, hein ? Mais ça a été non, et encore non.

David Bosc est né dans l'Aude en 1973. Enfance et adolescence dans les Bouches-du-Rhône, puis Toscane, Paris, Pologne. Il vit aujourd'hui à Lausanne, où il s'occupe d'édition. Quelques essais, des traductions (Jonathan Swift, Dino Campana), deux romans parus chez Allia : *Sang lié* et *Milo*.